

T 550, 10

Le Merle blanc qui rajeunit de dix ans

C'est un homme qu'avait trois garçons. Il leur dit :

— Mon Dieu, mes pauvres, si vous pouviez m'avoir le merle blanc qui rajeunit de dix ans à tout coup qu'*a* chante.

Les vlà partis, à la recherche. Il y en a deux qui méprisaient l'autre et partent devant ; l'autre suivait.

Dans un village, il trouve un mort que l'on n'enterrait pas :

— Pourquoi pas enterré ?

Les voisins disent :

— Pour pas de quoi payer les frais.

— Eh bien ! je prends pitié, je le fais enterrer.

Ainsi fait.

Un peu plus loin, se trouve un renard blanc :

— Où vas-tu ?

— Je n'en sais rien. : je cherche le merle blanc qui rajeunit, etc.

— Je vais te dire : va dans tel pays, tu trouveras un hôtel, tu entreras, bien habillé, demande à boire et à manger. On te mettra dans la chambre où il est. Il a une cage d'argent et une en bois ; tu le prendras où il est.

Il arrive, entre dans la chambre du merle. Après manger¹, il veut prendre le merle pour le mettre dans la cage d'argent. Il fait tant de raffut. On vient :

— Vous voulez voler notre merle ?

— Non, je le voulais mettre dans la cage d'argent pour voir.

— À la bonne heure ! Où allez-vous donc ?

— Je vais chercher la belle aux cheveux d'or.

— Ah ! si vous pouvez l'avoir, je vais vous [la] changer *en* pour le merle blanc.

A y ont donné *un* mule *que* marchait à toute *gambouée* qu'elle faisait dix lieues.

Arrivé, la belle est couchée près du lion gardien. Le temps lui durait d'être près du lion. Il tire une bûche de bois. En tirant la belle, il mettait à la place la bûche pour que le lion ne remarque pas le vide. Il l'a mise dans la voiture et la mule partit. [2] Le lion, réveillé, voit la belle partie. Il *bouffait*, [les] poursuivait, mais en vain.

Arrivé à l'hôtel, il ne veut pas descendre de voiture :

— Apportez le merle dans sa cage d'argent ! Voilà la belle, ici.

Il empoigne la cage et le merle, fait avancer la mule d'un pas de dix lieues et a tout.

Arrivés loin, il voit une jeunesse, parmi lesquels, ses deux frères qui se battaient contre d'autres.

— Qu'est-ce ?

— Avançons, dit la belle.

— Ce sont mes frères, il faut les venger.

[.....]

¹ Ms : Après mangeait.

Ses frères l'ont pris, voyant qu'il avait tout et eux, rien, le jettent dans un *mineraï*.
Le renard blanc (qui n'était que le mort enterré par lui, reconnaissant) se présente :
— Tu vois, si tu avais laissé tes frères !
Le renard s'allonge, allonge sa queue. Lui prend sa queue ; le renard le tire ainsi.

Ses frères partis, avec la mule et tout.
Arrivés, la mule n'*arjennait* pas, [3] le merle disait rien, la belle était dolente, voyant ce qui s'était passé.
— Eh bien ! garçons, voilà donc le merle qui rajeunit quand il chante !
Il ne disait rien.

L'autre arrive :
— Mon père, c'est moi *qu'a* tout amené ça !
La belle plaisante, le merle chante un coup : dix ans de moins, la mule était piaffante.
Ainsi la vérité. Les deux frères furent punis.

Recueilli vers [1877²] à [Beaumont-la-Ferrière] auprès de Balette³, [É.C. : Marie Moreau, née le 06/05/1817, mariée à Prémery le 15/02/1844 avec Jean-Pierre Balet, maçon, résidant à La Gouillasserie, Cne de Beaumont ; décédée à Beaumont le 14/06/1897]. S. t. Arch., Ms 55/7, Feuille volante Balette/2 (1-3).

Pas de marque de transcription de P. Delarue. Fiches ATP rédigées par G. Delarue.

Résumé par P. Delarue, CNM, p. 265.

Catalogue, II, n° 10, version D, p. 353.

² D'après le cachet de la poste apposé sur le f. 3.

³ À l'encre dans la marge gauche, en travers du f. 1: Balette..